



EN TOUTES confidences

Atiq Rahimi tourne le film adapté de son prix Goncourt
L'écrivain Atiq Rahimi se trouve actuellement au Maroc, à Casablanca. Il est en train de tourner l'adaptation cinématographique de son propre roman,



Syngué Sabour, pierre de patience.
Pour ce livre, où une jeune femme afghane libère sa parole face à son époux plongé dans le coma, Atiq Rahimi avait obtenu le prix Goncourt en 2008. Ne pouvant pas tourner à Kaboul, il a reconstitué le décor de la capitale afghane à Casablanca. L'auteur cosigne le scénario de cette histoire avec Jean-Claude Carrière. Il avait déjà réalisé un film remarqué, *Terre et cendres*.

Némirovsky Le Livre de poche publiera en novembre les œuvres complètes de la romancière Irène Némirovsky, morte à Auschwitz. Les deux tomes, de 2000 pages chacun, présentés en coffret, comprendront des textes de jeunesse, articles de presse, nouvelles, scénarios, romans, textes inédits. Des photographies compléteront ce riche ensemble.

À quoi sert la culture générale ?

ENQUÊTE Un pamphlet s'interroge sur les bienfaits de la culture. Nous avons voulu savoir ce qu'en pensent les écrivains.

LILIANE EST AU LYCÉE. EST-IL INDISPENSABLE D'ÊTRE CULTIVÉ ?
De Normand Baillargeon, Flammarion, 116 p., 8 €.



ASTRID DE LARMINAT

EST-IL indispensable d'être cultivé ? Cette question paraît presque indécise en France où l'on fait si grand cas de la culture générale. Elle est posée par un professeur de philosophie de l'université du Québec, dans un petit pamphlet qui a le mérite de nous faire réfléchir à ce qu'on attend de la culture. L'étranger de passage, raconte Normand Baillargeon, avisant les milliers de manuels de culture générale qui s'étalent dans les librairies françaises, se demande pourquoi on lui accorde tant d'importance. Il s'amuse aussi de voir qu'un ministre qui a commis un lapsus en citant une œuvre de Voltaire est cloué au pilori comme s'il avait commis un péché grave. Qu'on se souvienne aussi du tollé qu'a suscité le président de la République lorsqu'il a dit qu'« avoir fait quinze ans de bénévolat valait autant que de savoir par cœur La Princesse de Clèves ».

L'écrivain **Xavier Patier** rappelle que cette passion française ne date pas d'hier. Dans *La Guerre des Gauls*, Jules César écrit que les Gaulois sont un peuple d'avocats qui a besoin de parler et qui aime les idées générales : que les Avernus sont comme ci et les Ruthènes comme ça... Mais à quoi sert-elle, cette culture très générale ? La romancière Laurence Cossé témoigne que des amis étrangers, de pays européens pourtant

éminents, lui disent quelquefois leur étonnement de voir qu'en France on a facilement des conversations de fond avec le garagiste, la boulangère ou le facteur, bien sûr à partir de l'actualité, mais pas seulement, sur des événements culturels, historiques, sur le patrimoine, etc.

Selon Xavier Patier, « la culture générale, c'est la mémoire », une mémoire commune qui crée du lien social. « La laïcité, c'est très bien, ça crée de la liberté mais pas du lien, comme le faisait la religion. » Il compare le décret d'attribution de Malraux, chargé de « permettre à tous les Français d'accéder aux trésors de la culture », à celui de Jack Lang, qui avait pour mission de « permettre à tous les Français d'exprimer leur talent et leur créativité », ce qui n'a rien à voir. Patier commente : « Quand l'État méprise la culture générale, il sépare les gens. »

Le romancier et essayiste **François Taillandier** pense lui aussi « qu'il est bon que le plus grand nombre possible de gens aient les mêmes références, que chacun sache, même un peu vaguement, qui étaient Clovis ou Charlie Chaplin, ce qu'est le cartésianisme et ce qu'il y a dans l'Évangile ». À cet égard, il était « hhhindigné », comme il dit, qu'on ait retiré l'épreuve de culture générale de certains concours administratifs : « Mon postier a le droit d'avoir vu le David de Michel-Ange ou lu un roman de Zola. Non seulement il en a le droit, mais c'est utile à la société. Il me semble intéressant qu'il partage des choses avec moi : on vit ainsi dans le même monde. »

« Humanités modernes »

Ce n'est pas l'avis d'un autre grand écrivain, **Gaspard-Marie Janvier**, résolument opposé au « tout un peu ». Les tests de culture générale, affirme-t-il, ressemblent de plus en plus à des quiz qui exigent seulement qu'on connaisse les dates de naissance des auteurs, ce qui n'a pas grand intérêt si on n'a aucune idée de ce qu'ils écrivent. GMJ fut chercheur en mathématiques avant de devenir professeur de lettres en khâgne. Il a aussi enseigné la culture générale en prépa HEC et en maths sup. La seule façon de le faire correctement, explique-t-il, c'est de suivre un thé-

me - le temps, la liberté, le désir... - en montrant à ses élèves en quoi la culture littéraire, philosophique, scientifique, religieuse peut l'éclairer. « La culture n'est pas une notion bien-pensante. C'est très concret : il s'agit d'être capable de se servir de l'expérience de ceux qui ont réfléchi, senti, aimé, ri, pleuré, avant moi, afin de mieux répondre aux situations de la vie. » Xavier Patier le formule autrement : « La culture consiste à transformer le maximum de connaissance en maximum de conscience. »

Gaspard-Marie Janvier rappelle l'origine agricole du mot « culture ». Se cultiver, c'est labourer sa nature terreuse pour l'ouvrir à la lumière, à l'eau du ciel et l'ensemencer de connaissances. « Si je remue mal ma terre, si je me contente d'y jeter des semences sans la travailler en profon-

deur, j'aurai des pommes de terre racornies et infectes ! »

Au terme « culture », devenu un fourre-tout, il préférerait celui d'« humanités modernes », qui comprendrait les sciences et les techniques. Car la physique et les maths, c'est aussi de la culture et pas des recettes de cuisine à appliquer. Domage qu'on ne les enseigne pas comme telles à l'école : « C'est en racontant comment Archimède dessinait ses triangles et quelles furent les conséquences de ses découvertes sur l'histoire de l'humanité qu'on y intéressera les enfants. »

Un mystère demeure. Les gens cultivés ne sont ni plus vertueux, ni même forcément plus clairvoyants que les autres. « C'est la faute au péché originel ! commente Gaspard-Marie Janvier, la tendance de l'hom-

me à instrumentaliser ses compétences pour sa propre gloire. » Il y a des cuisines à courte vue et de grands érudits qui sont des sales types. « Si la culture était la panacée, ça se saurait. Pot Pot a fait une thèse sur Verlaine », poursuit l'auteur du *Dernier Dimanche*. On pense aussi à ce mot de saint Bernard de Clairvaux, grand théologien : « On apprend plus de choses dans les bois que dans les livres. »

Liberté d'esprit

Laurence Cossé cite une anecdote éloquentes. Il y a quelques mois, dans une interview publiée dans un quotidien du soir, une universitaire américaine expliquait que le mot anglais *pic-nic* vient de *picking the negroes*, autrement dit des expéditions punitives contre les Noirs au XIX^e siècle. En réalité, le mot « pique-nique » date du XVII^e siècle et vient de « piquer » et de « nique », qui veut dire « petite chose sans valeur ». Laurence Cossé en conclut qu'il est nécessaire d'avoir une bonne culture générale pour ne pas se laisser abuser par ce genre d'informations erronées. On constate aussi que des gens très cultivés comme des universitaires peuvent être aveuglés par l'idéologie.

« La culture, reconnaît Taillandier, n'a rien à voir avec l'intelligence. Il y a des gens qui ont une liberté d'esprit sans rapport avec leur niveau d'études. » Certaines personnes pâtissent même d'une « surcharge culturelle ». Il pense à quelques confrères écrivains dont le talent a été étouffé par un excès de références savantes. « Il est bon d'oublier. Quand on est surcultivé, on est encombré. On perd une forme de nativité. »

De la culture, comme de l'argent ou de la force, on peut faire bon ou mauvais usage. Avoir de la culture, ou être cultivé, la est la question. Pour filer la métaphore agricole, c'est la même différence qu'entre stocker du grain dans un grenier à blé ou le semer dans un champ bien labouré. ■

« En France on a facilement des conversations de fond avec le garagiste, la boulangère ou le facteur... »

« Se cultiver, c'est voyager sans aller loin »

ENTRETIEN Martin Steffens, professeur de philosophie, fait l'éloge d'un savoir vivant.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ASTRID DE LARMINAT

Martin Steffens enseigne la philosophie en khâgne. Nietzsche converti au catholicisme, il a publié *Petit Traité de la joie* (Éd. Salvator).

LE FIGARO LITTÉRAIRE - Normand Baillargeon dit que la culture générale est toujours partielle et partielle - on étudie l'histoire de France, pas celle de l'Algérie ?

Martin STEFFENS. - Une culture qui n'exclurait pas ne serait pas une culture, de même qu'un pays n'existerait pas sans frontière. On ne peut accueillir quelqu'un chez soi, si on n'a pas de porte. La culture générale

permet de partager un monde commun, limité il est vrai, avec ceux qui nous entourent. Et aussi de se décentrer de soi. La culture, c'est mieux que le tourisme : c'est voyager sans aller loin. La culture classique est un dépaysement dans le passé. Comme disait Simone Weil, « il serait vain de se détourner du passé pour ne penser qu'à l'avenir. L'avenir ne nous apporte rien, ne nous donne rien ; c'est nous qui pour le construire devons tout lui donner, lui donner notre vie elle-même. Mais pour donner il faut

posséder, et nous ne possédons d'autre vie, d'autre sève, que les trésors hérités du passé et digérés, assimilés, recréés par nous ».

Quant à dire qu'en donnant une culture à des enfants on leur impose un point de vue, cela me fait penser à cet ami qui hésitait à faire baptiser sa fille pour qu'elle choisisse plus tard sa religion. Il s'est dit finalement qu'en poussant la raisonnement il en viendrait à ne pas lui parler pour qu'elle puisse choisir sa langue à dix-huit ans ! C'est vrai, une culture situe,



Martin Steffens.
FEDERPHOTO

Baillargeon distingue la culture qui reste lettre morte et la culture vivante...

Emmagasiner des connaissances intellectuelles qui ne nous concernent en rien, par exemple le nombre d'habitants de l'Argentine, ne nous permet pas d'approcher de la vérité parce que cela ne nous remue pas. Comme disait en substance Simone Weil, nos élèves se